

# Bulletin Eucharistique



**LA PRIÈRE LA PLUS AGRÉABLE A MARIE**

**Le chapelet.**

---

EXCELLENCE DU CHAPELET.

Connaissez-vous une prière plus suave et plus utile que le *Chapelet*? Ne vous semble-t-il pas, en égrenant votre *Rosaire*, que vous effeuillez des roses, aux pieds de votre Mère bien-aimée du Ciel? C'est la pensée d'un grand Saint: " Les *Ave*

*Maria* qui composent le chapelet, disait-il, sont comme de blanches roses offertes à la pureté immaculée de la Mère de de Dieu ; les *Pater* sont comme des roses rouges, empourprées du sang très précieux de son Fils, notre Rédempteur.

D'ailleurs aucune des prières chrétiennes ne l'emporte en excellence sur les formules dont se compose le chapelet :

Le *Credo*, admirable résumé de notre foi, lien puissant qui unit les esprits et les cœurs de tous les enfants de l'Eglise. Le *Pater*, la plus authentique, la plus sainte, la plus divine de toutes les prières puisqu'elle est tombée des lèvres mêmes du Verbe incarné. *L'Ave Maria*, mot du cœur que l'on redit toujours sans le *répéter* jamais... ; c'est le plus bel hommage que nous puissions adresser à la Reine des Anges. Nous lui rappelons d'abord les trésors de grâce dont Dieu l'a comblée et le privilège insigne qui la rendit Mère du Rédempteur ; nous nous adressons à Marie, au nom de son glorieux titre de Mère de Dieu, la conjurant d'intercéder pour nous, surtout à notre heure dernière !

#### CE QUE PENSAIENT LES SAINTS.

Faut-il s'étonner que le P. Faber ait pu dire : "*Le chapelet est la reine des dévotions, et je ne puis concevoir qu'une âme ait fait du progrès dans la spiritualité, si elle n'a pas l'habitude de le réciter!*" Tous les saints ont trouvé un charme secret dans la belle dévotion du Rosaire. -- Saint François de Sales avait fait vœu de le réciter tous les jours. Saint Alphonse de Liguori ne pouvait se séparer de son chapelet.

A ceux qui lui conseillaient de ne pas se fatiguer en le récitant, au milieu des plus cruelles souffrances, il répondait : "*Eh ! ne savez-vous pas que de cette dévotion dépend mon salut ?*"

## LE LIVRE DE TOUS.

Le rosaire ou le chapelet, c'est le livre de l'aveugle dont les yeux sont fermés à la lumière du jour ; c'est le livre de l'ignorant qui en sait assez s'il sait bien faire cette prière ; c'est le livre du laboureur qui peut l'étudier en creusant le sillon ; c'est le livre du voyageur qui peut l'effeuiller en parcourant sa route ; c'est le livre du malade dont il endort les souffrances ; c'est le livre de la petite bergère des campagnes qui va garder son troupeau sur la lisière des bois ; c'est le livre du vieillard, savant ou ignorant, dont les yeux éteints ne s'ouvrent plus que péniblement sur le monde ; c'est le livre de la nuit, et quel livre parfait pour tous ceux qui dorment mal !

Usons sans cesse de ce *livre merveilleux* ! Effeuillons, sans nous lasser, cette renaissante couronne de roses en l'honneur de Marie, et son sourire maternel ne manquera jamais de répondre à notre prière.

## OU FAUT-IL RÉCITER LE CHAPELET ?

A l'église, chez soi, dans les rues, partout. Que nous serions coupables, si nous n'avions à cœur d'employer un moyen de salut si facile.

Récitons donc notre chapelet, récitons-le tous les jours au moins en partie, récitons-le dévotement ; nous y trouverons un aliment à notre piété, un principe de force pour la pratique du bien, une arme puissante contre les ennemis de notre salut, une source de lumière dans toutes nos entreprises et de consolation dans les épreuves et les douleurs de la vie



### LE ROSAIRE ET L'EUCCHARISTIE.

Les rapports du Rosaire et de l'Eucharistie sont si évidents qu'il serait superflu de les faire longuement ressortir; un écrivain pieux, en qui le sens catholique était des plus profonds, a pu écrire: *Le Rosaire est le testament de Marie, comme l'Eucharistie est le testament de Jésus.* (P. Faber.) L'Eucharistie, en effet, est le prolongement de la vie de Notre-Seigneur; c'est la reproduction de son obscurité laborieuse et priante, la continuation de son sacrifice, le gage de la gloire, c'est-à-dire tout ce que représentent les mystères du Rosaire. Un instant de réflexion suffit pour montrer que Bethléem, Nazareth, Gethsémani, le Calvaire, le Ciel offrent des analogies frappantes avec le Tabernacle, l'Autel et la Table sainte. Quatre des quinze Mystères, à savoir: l'Annonciation, la Nativité, l'Agonie, la Résurrection se sont accomplis durant la nuit, à ces mêmes heures où des chrétiens généreux font la garde autour de Celui dont l'amour ne s'endort jamais. Ces mystères résument toute l'œuvre de Notre-Seigneur par l'Incarnation, la Rédemption, la Glorification; quoi de plus propre à exciter la foi et la piété des adorateurs et des adoratrices du Saint Sacrement!

#### JÉSUS ET MARIE.

Jésus est mon premier amour;  
Après Jésus, j'aime Marie,  
Et veux jusqu'à mon dernier jour  
N'avoir pour devise chérie  
Que ces deux mots: Jésus! Marie!





---

**COLLOQUE****Entre Marie et son enfant sur les rapports du Rosaire et de l'Eucharistie.**

---

MARIE.—Il faut que tu saches, mon enfant, que la vie eucharistique de Jésus représente, avec une frappante vérité, toute sa vie naturelle et sa divine histoire. C'est *le même* Seigneur Jésus, qui vivait autrefois dans la Judée parmi les Juifs incrédules et coupables, et qui vit encore aujourd'hui dans le saint Tabernacle parmi les indifférents et les pécheurs. En récitant, près de Jésus, le saint Rosaire, il est doux et facile de passer des temps anciens aux temps présents.

Faut-il, mon enfant, que je t'explique, avec détail, comment les quinze Mystères du Rosaire se réalisent de nouveau pour Jésus, dans le Sacrement de l'Autel ? Suis-moi donc avec attention et grave mes leçons dans ton cœur, afin de pouvoir t'en servir utilement, quand tu seras en adoration près de mon Fils.

I. Vois d'abord Jésus enfermé dans le saint Tabernacle, invisible à tous les yeux, et cachant sa Majesté sous les plus humbles apparences. N'est-ce point une image bien frappante de son Incarnation, de ce qui s'accomplit, lorsqu'il s'enferma pendant neuf mois dans le Tabernacle de mon sein ?

II. Et que fait-il, ainsi caché dans cet asile ? Ce qu'il fit autrefois, lorsque je visitai la maison d'Elisabeth. Il purifie les pécheurs qui l'environnent, comme jadis il délivrait du péché saint Jean-Baptiste ; il sanctifie les

justes et les comble de ses grâces ; il leur communique ses lumières, comme jadis il les donnait à ma cousine Elisabeth.

III. Ne vois-tu pas aussi sa pauvreté ? Combien d'églises qui, par leur indigence profonde, représentent vivement la grotte de *Bethléem* ! C'est là pourtant qu'il repose, comme il reposait autrefois dans cette crèche dure et nue.

IV. Et puis, il est sur un Autel. Un Autel ! c'est le lieu de l'oblation. Et chaque jour en effet, et bien des fois chaque jour, il s'offre, dans la sainte Eucharistie, en oblation de bonne odeur, comme il s'offrait autrefois dans *le Temple*, entre mes bras, à Dieu son Père.

V. C'est là qu'il faut venir pour le trouver, comme je le retrouvai parmi les *Docteurs* de la Loi. C'est là qu'il est *tout occupé du service de son Père*, éclairant ceux qui l'interrogent sur leurs doutes.

VI. C'est là surtout qu'il souffre à chaque instant une *agonie* douloureuse, semblable à son oraison dans le jardin des Oliviers. Tous les péchés des hommes l'environnent et l'oppressent : et bien souvent ses disciples favoris, ceux qui devraient savoir veiller avec leur Maître, s'endorment et le laissent seul.

VII. C'est là que les sacrilèges le trahissent, comme Judas, par un baiser, en recevant indignement la sainte Hostie. C'est là que les méchants l'environnent de leurs attaques, le *flagellent* et le meurtrissent, sans qu'il offre aucune résistance.

VIII Et ces pécheurs innombrables qui viennent autour de lui, dans son saint Temple, fléchissant les genoux en sa présence : tous ces riches avarés, tous ces pauvres envieux, tous ces odieux impudiques, ces vindicatifs, ces orgueilleux, ne rappellent-ils point à ta mémoire, mon enfant, les spectateurs du *couronnement d'épines* et les bourreaux qui fléchissaient le genou, en disant à Jésus : *Je te salue ?*

IX. Aussi, quelle *croix* sur ses épaules ! Porter sur soi tant de péchés ! Être environné par eux de toutes parts ! Sentir leur odeur immonde ! Gémir sous leurs poids insupportable ! Quelle *croix* mon cher enfant ! En a-t il été jamais une plus pesante pour cet Agneau de Dieu ?

X. Contemple encore sur l'autel Jésus privé de vie, en apparence, comme au jour de sa *sépulture*. Regarde, et tu verras son divin Corps, pâle, froid et immobile, reposant sur un linge, tout semblable, par sa blancheur, au linceul de Joseph d'Arimathie.

XI. Mais, sous ces symboles de mort, quelle puissance et quelle vie ! Ce Jésus que renferme le Tabernacle, c'est Jésus *ressuscité* ; et, s'il déchirait pour un instant les voiles dont il s'environne, les éclairs qui jailliraient de ses regards anéantiraient autour de lui ses ennemis.

XII. C'est dans cette retraite obscure qu'il habite, plein d'une inviolable sainteté, infiniment éloigné des infirmités et des faiblesses que le péché amène dans le monde ; il est glorieux comme au jour de cette *Ascension*, qui le fit asseoir sur le Trône de son Père.

XIII. C'est de là qu'il envoie *son Esprit* à tous ceux qui se préparent à recevoir ce don sacré, en s'unissant avec moi, sa tendre Mère, par la solitude intérieure, par la dévotion et la prière ; comme faisaient les Apôtres et les disciples rassemblés autour de moi dans le Cénacle.

XIV. C'est de là qu'on le voit sortir, pour aller visiter et consoler, quand leur *dernier jour* est venu, les âmes saintes qui, semblables à la Mère du Dieu fait homme, aspirent à quitter la terre, pour vivre désormais avec Jésus.

XV. C'est dans cette humble demeure que, paraissant inactif, il opère toutes choses, gouvernant le monde entier, dirigeant la sainte Eglise, abattant ses ennemis, et couronnant dans le Ciel les âmes qu'il donne à sa Mère, pour compagnes dans l'éternel Paradis.

Tu le vois donc, mon enfant : toute la vie naturelle de Jésus se retrouve et se reproduit de point en point dans sa vie eucharistique. Sur l'autel, il est humble, obscur, obéissant, pieux, ami des âmes : il est raillé, persécuté, flagellé, crucifié ; il est glorieux, magnifique, triomphant, invincible ; comme jadis il était dans la Judée, il est maintenant dans l'Eucharistie.

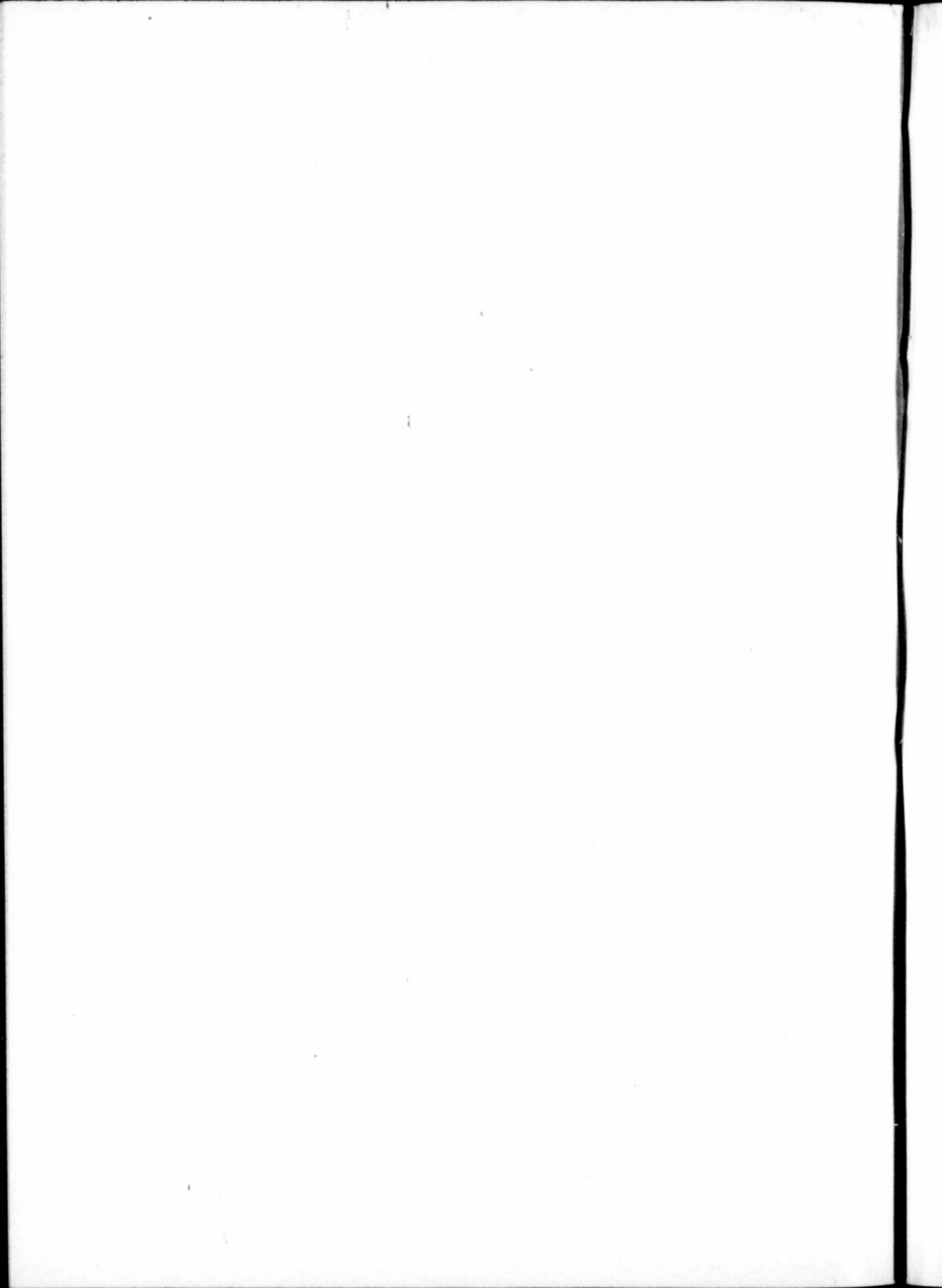
Par conséquent, dis-moi mon enfant, lequel adore le mieux la très sainte Eucharistie : ou bien celui qui regarde seulement ce Sacrement en général, sans approfondir les rapports et les circonstances, sans distinguer les détails de cet auguste Mystère ; ou bien celui qui creuse plus avant, qui considère chaque point, qui saisit avec amour les ressemblances des deux vies de Jésus, mon divin Fils ?

OU LE CHAPELET QUOTIDIEN EN UNION AU BON ANGE



Le Chapelet bien dit, c'est un bouquet de fleurs qu'on offre  
à Marie . . . . C'est une couronne de roses que nos <sup>St</sup> Anges  
lui présentent à chaque dizaine d'Ave Maria.

*Le Paquet Original de Rosette*



---

L'ENFANT DE MARIE.—O ma Mère ! il est bien vrai, jusqu'à présent, je n'ai rien distingué, ou presque rien, dans la sainte Eucharistie. Mon cœur et mon esprit restaient bien souvent inoccupés, faute de cette belle science que vous venez de m'enseigner. Oui, désormais, je trouverai, sans nulle peine, des aliments pour mon âme, pendant l'adoration eucharistique. Car les actions de Jésus, racontées dans l'Évangile et honorées dans le saint Rosaire, forment des tableaux si variés ! Je pourrai même quelquefois, suivant les fêtes de l'Église et les évangiles de l'année, étendre à d'autres Mystères la méthode que vous m'enseigniez. Je reconnaitrai facilement, dans la divine Eucharistie : Jésus multipliant les pains ; Jésus guérissant les malades ; Jésus chassant les démons ; Jésus prêchant aux peuples qui l'entourent ; Jésus marchant sur les eaux ; Jésus transfiguré sur le Thabor. Mais toujours les Mystères du Rosaire auront ma principale préférence, et j'y reviendrai bien souvent, ô Marie, ma tendre Mère !

---

**BELLE PRIÈRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES**

**à la Sainte Vierge.**

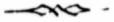
---

Je vous salue, très douce MARIE Mère de DIEU ! Vous êtes ma Mère, et je vous supplie de m'accepter pour votre fils et votre serviteur, parce que je ne veux avoir d'autre Mère que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et très douce Mère, qu'il vous plaise de me consoler en toutes mes angoisses et tribulations, tant spirituelles que corporelles.

Ayez mémoire et souvenance, très douce Vierge, que vous êtes ma mère et que je suis votre fils ; que vous êtes très puissante et que je suis un pauvre homme, vil et faible. Je vous supplie, ma très douce mère, que vous me gouverniez et défendiez dans toutes mes voies et actions.

Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez ; car votre bien-aimé Fils vous a donné toute puissance, tant au Ciel comme en terre. Ne me dites pas que vous ne devez ; car vous êtes la commune Mère de tous les pauvres humains, et singulièrement la mienne. Si vous ne pouviez, je vous excuserais, disant : " Il est vrai qu'elle est ma Mère et me chérit comme son fils, mais la pauvrete manque d'avoir et de pouvoir ! " Si vous n'étiez ma mère, avec raison je patienterais, disant : " Elle est bien riche pour m'assister ; mais, hélas ! n'étant pas ma mère, elle ne m'aime pas ! " Puisque donc, très douce Vierge, que vous êtes ma Mère et que vous êtes puissante, comment vous excuserai-je, si vous ne me soulagez et ne me prêtez votre secours et assistance.

Voyez, ma Mère, voyez que vous êtes contrainte de m'exaucer et d'acquiescer à toutes mes demandes. Soyez donc exaltée dans les cieux et sur la terre, glorieuse Vierge ma très haute Mère, MARIE ! Et pour l'honneur et la gloire de votre Fils, acceptez-moi pour votre enfant, sans avoir égard à mes misères et péchés. Délivrez mon âme et mon corps de tout mal, et me donnez toutes vos vertus, surtout l'humilité. Faites-moi présent de tous les dons, biens et grâces, qui plaisent à la très sainte Trinité, Père, Fils et Saint Esprit. Ainsi soit-il.





**PRIÈRE A NOTRE-DAME DE PERPÉTUEL SECOURS.**

O Mère du Perpétuel Secours ! mon cœur surabonde de confiance en vous, à cause du nom que vous portez. Me voici à vos pieds ! Je vais vous exposer toutes les nécessités de ma vie ; je vais appeler sur toutes ces misères votre maternel secours ; daignez m'écouter du haut du ciel, et m'exaucer, ô ma Mère !

Au moment périlleux de la tentation, pour que je résiste, *venez à mon secours, ô charitable Mère !*

Quand j'aurai eu le malheur de pécher, pour que je me relève, *venez à mon secours.*

Si quelque lien funeste m'enchaîne au service du démon, pour que je le brise, *venez à mon secours.*

Si je tarde à me convertir, pour qu'enfin je me rende, *venez à mon secours.*

Si je suis l'esclave d'une passion tyrannique, pour qu'enfin je triomphe, *venez...*

Si je suis un enfant prodigue, endurci et plongé dans le vice, pour que je retourne à mon Père, *venez...*

Si je vis dans la tiédeur, pour que Jésus-Christ ne me vomisse pas de sa bouche, *venez...*

Si je vis dans le sacrilège, pour qu'enfin j'aie le courage de me bien confesser, *venez...*

Quand j'oublierai ou que je négligerai de recourir à vous, pour qu'aussitôt je vous prie, *venez...*

Si jamais je me relâche dans votre service, pour que bientôt je me ranime, *venez...*

Dans le devoir difficile de la confession, pour que je le remplisse toujours assez bien, *venez...*

Dans le devoir sacré de la communion, pour que je m'en acquitte dignement et avec ferveur, *venez...*

Dans tous les exercices d'un chrétien fervent, et notamment durant la prière et la méditation, *venez...*

Pour que je conserve ou recouvre la chasteté, *venez...*

Pour que je parvienne à aimer Dieu de tout mon cœur,  
*venez...*

Pour que, par amour pour Dieu, je me conforme en tout à sa sainte volonté, *venez...*

Pour que j'accomplisse fidèlement mes devoirs d'état,  
*venez...*

Quand la maladie fera souffrir mon corps et abattra mon âme, *venez...*

Quand le chagrin et la tristesse s'empareront de moi,  
*venez...*

Si Dieu me soumet au tourment des peines intérieures,  
*venez...*

Si la Providence m'éprouve par la pauvreté ou les revers de fortune, *venez...*

Si je trouve dans ma propre famille des sujets de douleur,  
*venez à mon secours, ô charitable Mère !*

Quand je serai humilié, contrarié, maltraité, *venez...*

Pour que j'obtienne la conversion ou le soulagement de ceux qui me sont chers, *venez...*

Pour que je procure la délivrance des âmes du purgatoire, *venez...*

Pour que j'obtienne la grâce de la persévérance finale,  
*venez...*

Pour que jamais je n'oublie de demander cette grâce de la persévérance, *venez...*

Quand arrivera ma dernière maladie, *venez...*

Dans les dernières tentations qui précéderont et accompagneront mon agonie, *venez...*

Quand je serai en purgatoire, *venez...*

Pour que je vous aime, vous serve et vous invoque toujours, *venez...*

Soyez louée, soyez aimée, soyez invoquée, soyez éternellement bénie, ô Notre-Dame du Perpétuel Secours, mon Espérance, mon Amour et ma Vie ! Ainsi soit-il.

**NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS.**

Que j'aime à contempler ta radieuse image,  
Ton sourire de mère empreint de majesté !  
A ton pouvoir divin le monde rend hommage ;  
Les peuples à l'envi célèbrent ta bonté.

Que j'aime ton regard plein de miséricorde,  
Qui s'abaisse sur nous comme un rayon des cieux,  
Et semble dire à tous : " Venez à moi, j'accorde,  
" Sans compter et toujours, des secours merveilleux."

Que j'aime dans tes bras le Rédempteur des hommes,  
Se pressant sur ton sein pour calmer sa frayeur,  
Et nous montrant ainsi dans l'exil où nous sommes  
Le refuge assuré, l'asile le meilleur !

Que j'aime sur ton front l'humble et modeste voile,  
Qui dans ses plis d'azur renferme des trésors,  
Et ta robe de pourpre et ta brillante étoile,  
Étoile de la mer et des célestes bords !

Que j'aime dans ta main les deux mains de Dieu même,  
Remettant à ton bras le pouvoir tout puissant !  
Il nous dit : " Ma Mère a ma tendresse suprême ;  
" A tout ce qu'Elle veut ma volonté consent."

Que j'aime de ton front la paix calme et sereine,  
Quand l'ange offre à ton Fils et la lance et le fiel,  
Ta force, ton amour, ton courage de Reine  
En face de la croix qui nous ouvre le Ciel !

Que j'aime de ton Nom le glorieux vocable,  
Il convient à ton cœur : " *Perpétuel Secours !*"  
Il rend l'espoir à ceux que le malheur accable ;  
Il ranime, il guérit, il console toujours ? LAURE BOULET.



### NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS.

L'image de Notre Dame du Perpétuel Secours est une peinture du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle. Rien de plus touchant que l'idée qu'elle exprime.

L'enfant Jésus rejette la tête en arrière et fixe derrière lui un objet qui le remplit de frayeur, aussi serre-t-il de ses petites mains la main droite de la Vierge. Ce qui le préoccupe aussi, c'est la vue d'un ange qui lui présente une croix avec quatre clous. À droite de la Madone, un autre ange porte un vase d'où sortent la lance et le roseau. Au dessus des quatre personnages se lisent les initiales de leurs noms en grec. . . .

Sur les traits de Marie est empreint le double sentiment d'une tristesse profonde, mais résignée. Ce n'est pas vers son divin Fils effrayé à la vue des instruments de sa future passion, c'est vers les assistants, vers les hommes que ses regards se retournent. Elle souffre des souffrances anticipées de son cher fils ; mais les hommes ont si grand besoin de secours !

Cette image de N. D. du Perpétuel Secours avait opéré à Rome durant trois siècles de nombreux miracles. Au mois de mai 1866, le pape Pie IX a voulu la placer sur les autels, ce fut à l'église dédiée à Saint Alphonse de Liguori qu'il daigna confier ce précieux trésor. — Depuis lors, la sainte image a multiplié ses prodiges, avec tant de générosité, qu'il semble que Marie a voulu une fois de plus prouver qu'elle est le secours perpétuel des fidèles.

Notre Saint Père Léon XIII nous presse aussi d'avoir recours sans cesse et tout jours à l'auguste Vierge Marie, *auxiliaatrice des chrétiens*.

## Salut à Notre-Dame du Perpétuel Secours.

*Allegretto.*

i. Sa - lut, I - ma - ge sain - te, em - blème d'espéran - ce, Tu  
nous as pro - té - gés, Pro - tè - ge nous tou - jours.

*Refrain.*

Nous a - vons nous a - vons confi - an - ce en ton per - pé - tu - el se -  
cours. Vier - ge Ma - rie, Nous a - vons tous re -  
cours, Mè - re ché - ri - e, à ton se -  
cours, A - - - ton per - pé - tu -  
el, A ton per - pé - tu - el se - cours.

- 2 Salut, Image sainte, emblème de puissance,  
Contre nos ennemis, combats pour nous toujours.
- 3 Salut, Image sainte, emblème de clémence,  
Pour nous, pauvres pécheurs, intercède toujours.
- 4 Salut, Image sainte, emblème d'innocence,  
D'horreur pour le péché, pénètre nous toujours.
- 5 Salut, Image sainte, oui, ta seule présence  
Saura nous consoler, nous ranimer toujours.
- 6 Salut, Image sainte, avec persévérance  
Nous viendrons devant toi, nous prosterner toujours.



---

**JONUS****Un Évêque martyr en Amérique  
en 1059**

En Norvège, les colonies du Groënland et du Vinland furent de bonne heure considérées comme un grenier d'abondance, fournissant des fourrures, des bois précieux, des dents de phoques, de l'huile et des barbes de baleine fort recherchées dans le commerce.

Le roi scandinave Estrithson se préoccupait beaucoup des découvertes transatlantiques et souvent en causait avec son savant ami Adam de Brême.

Plusieurs rois du Nord avaient manifesté leur intention de rattacher ces contrées à leur royaume par des liens administratifs ; mais, au onzième siècle rien n'avait été fait.

Enfin Gudride la victorieuse, la veuve de Thorfin, ayant porté à Rome de bonnes nouvelles, et déclaré que " nul pays n'était plus favorable à la propagation de la foi chrétienne, " le souverain Pontife jugea le temps venu de créer un évêché sur la côte occidentale de ce pays, qui plus tard devait porter le nom d'Amérique, et qui alors portait celui de Vinland, ou pays de vignes.

Un prélat fut dépêché de Rome, afin d'organiser la nouvelle église ; cet évêque missionnaire, Jonus, avait exercé le ministère apostolique en Norvège ; il s'embarqua pour l'Irlande et descendit au monastère de Froda.

Là, il rencontra Hervador, qui lui donna tous les renseignements désirables sur le Vinland et sur la terre des hommes blancs. La princesse Gudride, qui avait vu le saint homme, l'avait engagé à passer par le Groënland,

dont les ports étaient fréquentés par les vaisseaux du Vinland.

Toutefois, arrivé dans ces parages, Jonus n'y trouva qu'un vaisseau vinlandais. Il questionna les marins qui le montaient ; mais ceux-ci se tinrent dans un silence défiant et gardèrent une réserve farouche ; ils se sentaient bien chez eux, et ne voulaient pas être exploités.

Le missionnaire leur dit : " Je ne suis ni marchand, ni chasseur, ni vigneron ; je suis un homme de paix, n'ayant d'autre but que celui d'annoncer la bonne nouvelle du salut. "

En entendant ces paroles, les païens vinlandais se regardèrent surpris, mais sans sortir de leur mutisme malveillant. Jonus leur ayant demandé à les suivre, ils ne répondirent point ; seule, la vue d'une bourse bien garnie les fit consentir à le recevoir à bord, et le voyage s'opéra sans incident. Néanmoins, arrivés au Vinland, les trafiquants débarquèrent à terre le prélat, et sans plus s'occuper de lui, s'en allèrent à leurs affaires.

Jonus seul, isolé, étranger sur cette terre inconnue, se mit à parcourir le village de Leifs-Budir ; mais aucune maison ne s'ouvrit pour lui donner l'hospitalité. On le regardait curieusement ; s'il voulait adresser la parole, on le fuyait.

Afin de rendre son arrivée plus solennelle et éblouir en quelque sorte les indigènes, il avait cru pouvoir revêtir ses habits pontificaux, mettre sa mitre et paraître avec sa crosse et tous les attributs de sa dignité. Mais le Vinland de 1059 n'était pas préparé pour se rendre à ce stratagème. Les idoles de Thor, Balder, Freya et

Vala régnaient sur le Vinland ; et comme le culte de ces divinités excluait toute religion étrangère, Jonus, soupçonné de leur être hostile et de vouloir ruiner leur empire, fut arrêté, maltraité et sans délai offert en sacrifice aux dieux de la Walhalla.

Ainsi périt, massacré le jour même de son arrivée, le premier évêque qui ait touché cette plage américaine. L'exemple de Jonus fut loin de décourager les apôtres de la croix et de l'Eucharistie ; d'autres pasteurs lui succédèrent, cherchant à s'établir au Vinland. Enfin, en 1121, Erik Upsi, évêque du Groënland, descendant avec une forte troupe, sut se faire respecter et imposer sa prédication. Il se démit même de son évêché de Gardar et se fixa définitivement au milieu des nouveaux convertis.

Il visita les îles voisines, les côtes de Rhode-Island, de la Caroline, de la Virginie jusqu'à la Floride. Il répandit le bien-être et la prospérité dans les contrées soumises à son action bienfaisante. Bientôt de nombreux colons étrangers, attirés par les richesses du Nouveau Monde, arrivèrent d'Islande, de Norvège, du Danemark. L'Islande fournissait son contingent, et le pays de Galles équipait à lui seul une flottille à destination du Vinland. Le barde gallois Meredith nous a transmis, dans un de ses chants, le récit de cette aventure hardie qui se place en 1170. — Ed. Neukomm, passim.





**LA COLONIE NAISSANTE DE VILLE-MARIE.****(1642.)**

Le 18 mai 1642, jour glorieux, a-t-on dit, jour digne d'être chaque année commémoré par une fête religieuse et patriotique, M. de Maisonneuve débarqua à la Pointe à Callière, dans l'île de Montréal; pour la première fois, le saint sacrifice de la messe fut célébré en ce lieu, et le Saint Sacrement y demeura exposé toute la journée : ce fut comme la prise de possession de l'île par Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le lendemain on commença la construction d'un fort en bois; en même temps, au milieu de ce fort destiné à protéger les colons contre les attaques des sauvages, on travailla aussi à construire une chapelle : forteresse d'un genre différent, qui devait fournir aux colons une sécurité bien supérieure à celle des terrassements et des palissades, et leur inspirer une confiance et un courage sans bornes. Une chapelle était sans doute nécessaire à la colonie; néanmoins la foi vive de ces pieux chrétiens leur faisait envisager ce sanctuaire où résiderait le Saint Sacrement comme une citadelle inexpugnable, parce que là habiterait Jésus-Christ, la puissance de Dieu même, le Fort des forts.

Tel avait été jadis, au milieu des Israélites, le rôle de l'Arche d'alliance : signe de protection, et mémorial des bienfaits du Seigneur, l'Arche d'alliance, qui renfermait un vase plein de manne, était une magnifique figure de ce que sont nos tabernacles, qui renferment en réalité ce dont la manne n'était que la figure, c'est-à-dire la divine Eucharistie, le pain qui fait les forts et les héros.

En conséquence le 15 août 1642, on plaça dans la chapelle d'écorce provisoire *un beau et riche tabernacle* que les Associés de Montréal avaient envoyé de France ; de France étaient encore arrivés, avec le tabernacle, divers ornements d'église, des chasubles, des vases sacrés, et tout ce que l'on pouvait souhaiter pour la décoration de l'autel.

Le soin de cette humble sacristie et chapelle fut confié à Mlle Mance et à Mme de la Peltrie, qui avaient eu ensemble l'honneur et la joie d'élever et de parer l'autel pour la première messe et la première exposition du Saint Sacrement, le 18 mai 1642.

Lorsque, le 6 janvier 1643, eut lieu la cérémonie solennelle de la plantation de la grande croix que M. de Maisonneuve avait fait vœu de porter sur ses épaules et de dresser sur le Mont-Royal, Mlle Mance et Madame de la Peltrie eurent encore la charge d'orner l'autel qui fut construit au pied de la croix et sur lequel incontinent le P. Duperron offrit en plein air la sainte Messe, à laquelle Madame de la Peltrie communia la première.

Le 19 mars de cette même année, 1643, la fête de saint Joseph, patron de la Nouvelle-France, fut célébrée pour la première fois dans l'île avec la plus grande solennité ; tandis que, le même jour, réunis dans l'église de Notre-Dame de Paris, les Associés de la Compagnie de Montréal *offraient* de nouveau *le Montréal à Dieu* et assistaient ensemble à la messe, célébrée par M. Legauffre à l'autel de la Sainte Vierge.

Le jour de l'Assomption 1643, au moment où l'on allait commencer la grand'messe à Québec, on vit apparaître à une lieue de là deux voiles ; et bientôt l'on apprit, par une

chaloupe, que l'un de ces navires portait, à destination de Montréal, une nouvelle recrue dirigée par M. d'Ailleboust, futur lieutenant de M. de Maisonneuve.

La petite colonie du fort de Ville-Marie fut au comble de la joie, à l'arrivée de M. d'Ailleboust et de sa troupe. Il est vrai que les colons n'avaient pas été jusqu'alors attaqués par les Iroquois : on profita toutefois de ce temps de paix pour compléter les travaux du fort et s'y établir solidement.

Voici la relation de la manière admirable dont vivaient à cette époque (1643) les colons de Ville-Marie. " Nous y avons, écrivaient les Associés, outre un Fort de défense, un logement que l'on augmente tous les jours et qui est déjà capable de recevoir soixante-dix personnes, qui y vivent avec deux Pères jésuites qui leur tiennent lieu de pasteurs. Une chapelle leur sert de paroisse ; elle est sous le titre de Notre-Dame, à laquelle sont dédiées l'île et la ville, qu'on désigne déjà sous le nom de Ville-Marie. On y fait le Pain bénit et les Processions aux bonnes fêtes, le salut du Saint Sacrement, le jeudi soir, au retour de la journée des ouvriers, enfin des exhortations et les autres cérémonies de l'Église. Parmi les colons, les uns vivent en particulier de leurs revenus ; mais la plupart en commun, comme dans une sorte d'auberge, et tous y sont en Jésus-Christ un seul cœur et une seule âme, offrant en quelque façon une image de l'Église primitive. "

Nous ajouterons que cette parfaite unité ne fut pas l'effet d'une ferveur passagère. " Tous ces colons, dit la sœur Morin, restèrent près de onze ans renfermés dans le Fort sans que, durant tout ce temps, il y eût entre eux

“ aucun différend qui pût blesser la ferveur de la charité.  
“ Ceux à qui il échappait quelques paroles trop vives en  
“ demandaient pardon, avant de se coucher, à ceux qu'ils  
“ avaient offensés de la sorte, et aussi exactement qu'on  
“ aurait pu le pratiquer dans un monastère plein de régu-  
“ larité et de ferveur. ”

De là le P. Leclercq appelle Montréal *une sainte colonie* ; et les Associés, instruits de tout ce qui s'y passait, ne craignaient pas de dire : que ce désert, où Jésus-Christ n'avait point été nommé, et naguère le repaire des démons, était devenu par sa grâce *le délicieux séjour des Anges*.

Il y avait peu de colons, au rapport de la sœur Morin, qui ne se confessassent et communiassent tous les huit jours. D'autres le faisaient plus souvent encore. “ On ne voyait, dit-elle, ni péchés publics, ni haines, ni rancunes ; tous n'étaient qu'un cœur en charité, toujours pleins d'estime et d'affection les uns pour les autres, et prêts à se servir en toute occasion. ”

Pendant une année, la colonie naissante jouit d'une paix profonde ; mais lorsque les Iroquois eurent presque anéanti les tribus huronnes, il se précipitèrent comme un torrent sur Ville-Marie, le boulevard le plus avancé de la Nouvelle-France, la serrant de si près que, pendant une guerre de vingt ans, à peine interrompue par des trêves aussitôt violées que conclues, personne ne pouvait se hasarder hors du fort, ni parfois même sortir de sa demeure, sans s'exposer à être scalpé ou massacré par les barbares cachés dans la forêt voisine, ou ce qui était encore plus terrible, à être traîné captif jusqu'aux villages des Iroquois et brûlé vif après avoir subi des tortures inouïes.

Les gouverneurs de la Nouvelle-France, convaincus que Ville-Marie était condamnée à périr, s'efforçaient d'attirer les colons à Québec au lieu de lui envoyer du secours. Maisonneuve resta seul avec ses premiers compagnons, auxquels se joignirent plus tard cent hommes, que lui-même était allé chercher en France.

Que de brillants faits d'armes, dignes d'être chantés par un Homère, ont illustré le berceau de Ville-Marie ! Honneur à Maisonneuve qui, avec une poignée de braves, lutta pendant plus de vingt années avec un succès prodigieux contre les bandes iroquoises, aussi redoutables par leur perfidie que par leur férocité !

Le premier gouverneur de Montréal n'était pas seulement un chevalier sans peur et sans reproche ; il possédait encore à un degré éminent les qualités du diplomate, du juge, de l'administrateur et surtout du chrétien.

Protecteur vigilant de la pureté des mœurs, de l'honnêteté dans les transactions, et de la paix publique, il contribua puissamment par un petit nombre d'ordonnances et de sentences judiciaires, marquées au coin de la prudence et de l'équité, à conserver la colonie dans cet heureux état décrit par un auteur contemporain : " Tous les colons vivaient comme des saints, dans une parfaite union de " volonté et de sentiment, une piété, une dévotion, une " religion sincère envers Dieu. On entendait pas seule- " ment parler du vice déshonnête, duquel tous avaient " horreur, même les hommes en apparence les moins " dévots ; enfin c'était une image de la primitive Eglise, " que ce cher Montréal dans son commencement et dans " son progrès."

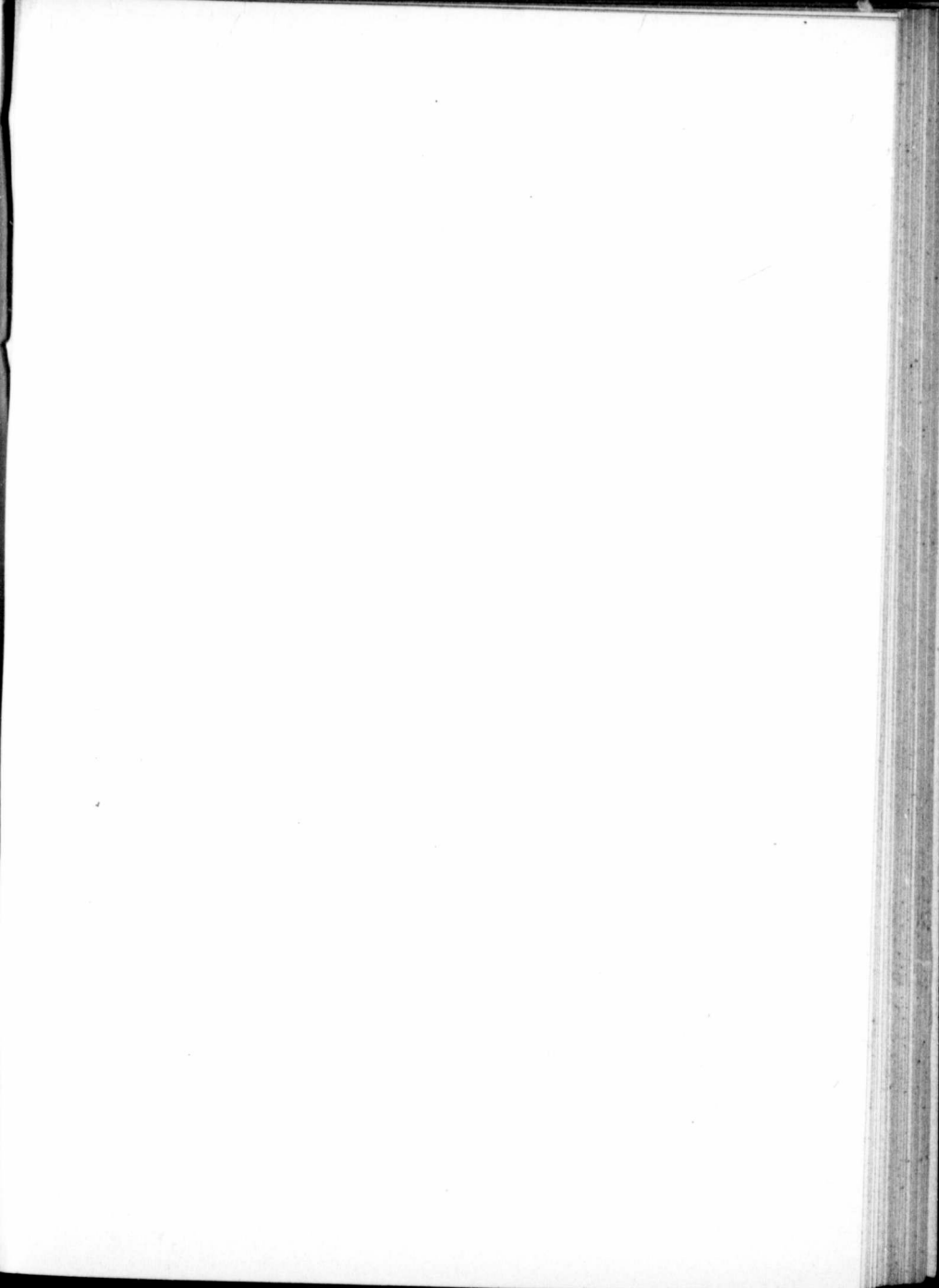
**SAINT FRANÇOIS D'ASSISE****modèle d'amour divin.**

Entendez François d'Assise, le séraphin d'amour: " Mon Dieu, mon tout ! Votre amour, ô Jésus, rend vil à mes yeux tout ce qui est au ciel et sur la terre ! O Jésus, beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle, vous ravissez mon esprit, vous faites fondre mon cœur ! Ah ! faites-moi mourir d'amour ! L'amour m'a mis dans une fournaise, dans une fournaise d'amour ! Dans l'ivresse où je me trouve, je ne sais plus qui je suis, où je suis, ni ce que je pense, ni ce que je dois faire ! O vous qui êtes l'amour, je ne vous demande que d'embrasser l'amour, d'être changé en l'amour. "

Et il s'en va pleurant sur tous les chemins et s'écriant : " L'amour n'est pas aimé ! L'amour n'est pas aimé ! *Amor non amatur !* " jusqu'à ce qu'enfin arrive le jour où, nouveau Christ crucifié par l'amour, il descend de la montagne plus radieux que Moïse, et, par les enfants de ses trois Ordres, porte jusqu'à l'extrémité de la terre le feu qui brûle son cœur ; il remplira cette grande mission jusqu'à la fin des siècles. Écoutez la Bienheureuse Marguerite-Marie, la privilégiée du Cœur de Jésus : " Un jour que j'étais en oraison, c'était la fête de la Saint-François (4 octobre 1686), Jésus me montrant ce grand saint revêtu d'une splendeur éblouissante et élevé dans la gloire bien au-dessus des autres saints : " Voici, me dit-il, le grand ami de mon Cœur, à cause de sa parfaite conformité à ma vie toute entière et de l'amour qu'il a eu pour ma sainte Passion. "

**Oraison Jaculatoire.**

Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. (300 j. d'ind.)







---

**LES ENFANTS CHRÉTIENS.**

---

“ LAISSEZ VENIR À MOI LES PETITS ENFANTS. ”

“ L'enfant, dit Mgr Dupanloup, c'est l'homme lui-même, avec tout son avenir possible de vertus et de bonheur ; c'est, je puis le dire, *l'humanité dans sa fleur* ; toute la vie est dans l'enfance. comme le fruit est dans la fleur ; l'enfance, c'est tout l'espoir de la grande famille humaine. En un mot qui dit tout : les enfants sont les *hommes de l'avenir*.

“ Sans doute, une *fleur* ne donne pas toujours son *fruit* ; elle peut se sécher et se flétrir, elle peut tomber sous la pluie ou l'orage ; mais, inévitablement, si l'on n'a pas de fleurs on aura pas de fruits, et les années les plus riches sont toujours celles qui ont le *plus beau printemps*.

“ Les *enfants* sont simples, candides ; vous leur parlez avec affection, ils vous écoutent ; vous les aimez, ils vous aiment ; vous leur dites qu'il y a un *royaume des cieux*, ils sont heureux de l'apprendre ; vous leur dites qu'il y a un *Fils de Dieu* qui est venu sur la terre, qu'il est né dans une crèche et qu'il est mort sur une croix pour nous sauver, *ils le croient avec confiance*.

“ L'enfant n'est pas usé, blasé par la vie dans les mauvaises joies de l'âme, et parce qu'il est innocent, il est bon et il est aimant ; c'est pourquoi Jésus-Christ *l'a aimé* et a déposé sur son front un pur baiser, l'a fait approcher, l'a béni et l'a présenté comme *modèle* à ses disciples. ”

Les jolis vers du poète A. Bignan nous viennent à propos à la mémoire. Citons-les :

*Laissez venir à moi tous ces petits enfants ;  
 Ne les repoussez point ! non je vous le défends  
 De nos pieux secours leur innocence est digne ;  
 Tous ont besoin d'appui, comme la jeune vigne.  
 Pour déployer dans l'air ses fertiles rameaux,  
 Demande à s'enlacer aux bras des vieux ormeaux ;  
 Comme les passereaux, encor dépourvus d'ailes  
 Voyagent soutenus par leurs mères fidèles.  
 Fécondez dans leurs cœurs tous les germes du bien ;  
 Ne faites rien jamais, ne dites jamais rien,  
 Dont leur regard s'étonne ou leur âme se blesse ;  
 L'enfance est respectable autant que la jeunesse.  
 Si la terre imitait leur exemple innocent,  
 Elle trouverait grâce aux yeux du Tout-Puissant  
 Le royaume divin où les bons se rassemblent  
 Ne doit appartenir qu'à ceux qui leur ressemblent.  
 Oui, quiconque ici-bas se fait petit comme eux.  
 Deviendra le plus grand dans le palais des Cieux.  
 Alors qu'on les reçoit, on me reçoit moi-même.  
 Malheur à qui les fuit ! Bienheureux qui les aime !*

Eugénie de Guérin chérissait les enfants, et elle l'a dit fort gracieusement en prose et en vers :

“ J'aimais, dit-elle, à instruire les enfants, à ouvrir ces petites intelligences, à voir quels parfums sont enfermés dans ces boutons de fleurs ; mais Dieu, en me donnant d'autres sollicitudes, m'a privée à jamais, sans doute, de ce bonheur.

“ Les enfants sont les *anges de la terre* ; on ne doit leur parler que leur langue, ne leur offrir que des choses pures,

peindre pour eux sur l'azur. La religion, l'histoire, la nature offrent de riches tableaux, mais qui sera le Raphaël ?

“ Si j'avais un enfant à élever, comme je le ferais doucement, gaiement, avec tous les soins qu'on donne à *une délicate petite fleur* ! ”

Que ne puis-je accourir, enfant, quand tu m'appelles ;  
Quand tu me dis : Je t'aime et te veux caresser ;  
Et que tes petits bras, comme deux blanches ailes,  
S'ouvrent pour m'embrasser !

Deux blancs agneaux que j'ai me caressent souvent.  
Une colombe aussi sur mes lèvres se joue ;  
Mais lorsque je reçois *le baiser d'un enfant*,  
Il me semble qu'*un lis s'est penché sur ma joue*,  
Que j'ai tout le visage embaumé d'innocence,  
Que tout mon être enfin devient suave et pur.  
Ineffable plaisir, céleste jouissance !  
Que n'ai-je tes baisers, enfant aux yeux d'azur ?

En parlant de l'enfance, un poète a écrit encore les quatre beaux vers suivants :

J'aime les lampes d'or de nos grands Sanctuaires !  
Mais que je leur préfère une âme, *un cœur d'enfant* ;  
Car ce cœur, à mes yeux vaut tous les lumières ?  
Pour moi, c'est un joyau, c'est un pur diamant !



---

**LA COMMUNION FRÉQUENTE POUR LES ENFANTS**

par Mgr de Ségur.

---

En voyant la légèreté des enfants, on serait peut-être tenté de croire que la communion fréquente *n'est pas possible pour eux*, et que les règles de l'Eglise ne regardent que les grandes personnes. Il n'en est rien, et c'est là encore un de ces préjugés désolants qui causent la ruine d'un nombre incalculable de jeunes âmes, en les livrant sans défense aux terribles attaques des passions.

Les enfants, aussi bien que les grandes personnes, *peuvent et doivent* communier souvent. Notre Seigneur ne leur demande que ce qu'ils sont capables de lui donner ; il connaît mieux que nous cette légèreté qui nous effraie ; mais il sait aussi, et beaucoup mieux que nous, que l'innocence est le plus précieux de tous les trésors, que le démon veut la leur ravir de bonne heure, et que la communion seule peut les défendre des ruses de l'ennemi.

On ne communie *jamais trop quand on communie bien* ; et il suffit pour bien communier de recevoir le Sauveur avec une sincère bonne volonté. Cela est vrai des enfants comme des hommes ; et l'expérience fait connaître que rien n'est plus sincère que la bonne volonté d'un enfant, qui vient de faire sa première communion. Il aime Jésus-Christ, il le désire ; pourquoi ne pas le lui donner ? Il est souvent plus digne de le recevoir que nous autres, qui dédaignons sa piété. " Laissez venir à moi les petits enfants nous dit le divin Maître ; le royaume du ciel est pour ceux qui leur ressemblent. " Le royaume du ciel sur la terre c'est l'Eucharistie.

“ Les enfants sont légers, ” dites-vous ? Rien n'est plus vrai, et c'est à cause de cela même qu'il faut les faire communier souvent, quand ils aiment et veulent aimer le bon Dieu. La légèreté n'est un obstacle à la communion que quand elle est volontaire. Pour un enfant, une semaine est un mois ; à cet âge les impressions se succèdent vives et rapides ; il faut donc réitérer souvent les impressions chrétiennes, si on veut préparer pour l'avenir des hommes forts dans la foi.

“ Les enfants sont légers ? ” Oui, *mais ils sont bons et affectueux* ; et il faut donner à leur besoin d'aimer son véritable aliment ; il faut leur faire aimer Jésus-Christ, et pour cela il faut les mettre souvent en rapport intime avec lui. Leurs défauts, tout réels qu'ils sont, ont peu de résistance, et c'est la piété qui empêchera ces défauts de devenir des vices.

Un enfant chrétien devrait avoir pour règle de communier tous *les dimanches* et à toutes les fêtes, à partir de sa première communion ; à moins que son directeur, ses parents ou ses maîtres ne remarquassent en lui une absence *évidente* de bonne volonté. Et encore l'éloignement de la sainte Table devrait-il lui être imposé avec une grande circonspection ; car le danger des mauvaises mœurs se présente immédiatement, ce danger qui glace d'effroi le cœur maternel, et que la sainte Eucharistie combat seule avec efficacité. Voulez-vous conserver à votre enfant son innocence, sa pureté ? Encouragez-le à communier souvent, et surtout ne l'empêchez pas de communier lorsque *son directeur l'y engage*. Combien de pères et de mères sont, sans le vouloir, par un zèle mal entendu,

la cause première de la perte de leurs enfants ! Combien n'en ai-je pas connu qui ont été la cause directe et fatale de cette corruption même qu'ils redoutaient si vivement ? Ce n'est pas la communion fréquente que vous devez craindre pour votre enfant ; c'est, au contraire, sa négligence à communier, son peu d'ardeur pour le divin Sacrement. Tout est à redouter pour un enfant qui s'éloigne de Dieu.

“ Mais nous craignons l'avenir ; il vaut mieux aller moins vite en commençant ; il est toujours fâcheux de revenir en arrière. ” Et pourquoi reviendraient-ils en arrière ? pourquoi ces bons et pieux enfants cesseraient-ils d'aimer Dieu ? Le meilleur garant d'un avenir chrétien, n'est-ce pas *une jeunesse fervente* ? Si voulez que votre enfant soit plus tard fort contre le mal, laissez-le, dès maintenant, puiser abondamment à la source de toute force, laissez-le s'unir intimement au principe de toute fidélité. Sa piété présente sera le gage de sa piété future, et son innocence conservée sera pour vous et pour lui l'aurore d'une pure adolescence.

Si, malgré la sainte Communion, il arrive souvent encore que les enfants ne peuvent éviter *toutes les chutes*, que sera-ce s'ils sont privés du “ pain sacré qui fait germer les vierges ? ” Il est peu d'enfants à qui suffise une communion par mois ; il n'en est presque pas qui ne puissent tirer grand profit de la communion hebdomadaire ; je la regarde comme *nécessaire* à ceux qui sont enclins aux passions des sens. J'avoue néanmoins que, jusqu'à l'âge de *quatorze ou quinze ans*, il en est peu qui vivent assez pieusement pour communier plus d'une fois

par semaine ; mais tous ceux qui aiment beaucoup Notre-Seigneur, qui veillent attentivement sur eux-mêmes et qui ne commettent aucun péché *de propos délibéré*, peuvent communier avec beaucoup de fruit deux ou trois fois par semaine.

“ Nous craignons, disent enfin certains parents, que notre enfant ne devienne trop pieux et qu’il ne finisse par vouloir se faire prêtre, se consacrer à Dieu. ” Piété et vocation sont-ils donc synonymes ? Avoir peur de la vocation, c’est déjà une grande aberration de la part de parents chrétiens ; car la consécration à Dieu est certainement “ la meilleure part ” et la bénédiction de toute une famille ; mais avoir peur de la piété, c’est un non-sens complet. La piété c’est le bien, c’est le vrai bonheur ; “ elle est utile à tout, dit l’Ecriture, ayant les promesses de la vie future et celles de la vie présente. ” On n’est jamais trop pieux, parce qu’on n’est jamais trop bon.

Laissons donc aux enfants cette liberté religieuse, qui seule peut ouvrir leur cœur et les initier à la vie chrétienne. Nous n’avons pas plus le droit de la comprimer que de la forcer, surtout en ce qui regarde les Sacraments. Instruisons-les, dirigeons-les, entourons leur inexpérience de tous nos soins, rien de mieux ; c’est notre droit, c’est notre devoir. Si l’on veut créer des générations chrétiennes, puissantes, qu’on donne aux enfants la divine Eucharistie. L’Eucharistie seule fait les chrétiens.



**LA CRÈCHE, LA CROIX ET LE TABERNACLE.****L'Ange gardien**

Charmant enfant, si tu savais,  
Si tu savais combien Dieu t'aime !  
Un jour, des célestes sommets  
Où réside sa Cour suprême,  
Sur notre humble terre il descend ;  
De bien près il veut qu'on l'adore ;  
Pour être plus aimable encore ;  
Il s'est fait tout petit enfant.

**L'Enfant**

O nom ange gardien,  
Désormais je t'aimerai bien  
Dans sa pauvre et divine crèche.

**L'Ange gardien**

Ensuite il n'est point de tourment  
Que pour nous, joyeux il n'endure ;  
De tout absolu dénuement,  
Dur et long exil, vie obscure,  
Jusqu'au jour marqué par le ciel  
Où sur la croix, affreux martyre !  
Entre deux voleurs il expire,  
Comme un insigne criminel.

**L'Enfant**

O mon ange gardien,  
Désormais je t'aimerai bien,  
Sur le trône de sa souffrance.

**L'Ange gardien**

Ecoute encore : Il a fixé  
Pour nous ici-bas sa demeure.  
Et dix-neuf siècles ont passé  
Sur son toit divin, comme une heure,  
Y donnant audience à tous.  
Aux grands, aux humbles de ce monde,  
A tous, dans sa bonté profonde,  
Il réserve un accueil bien doux.

**L'Enfant**

O mon ange gardien,  
Désormais je t'aimerai bien,  
Dans son doux et saint Tabernacle.